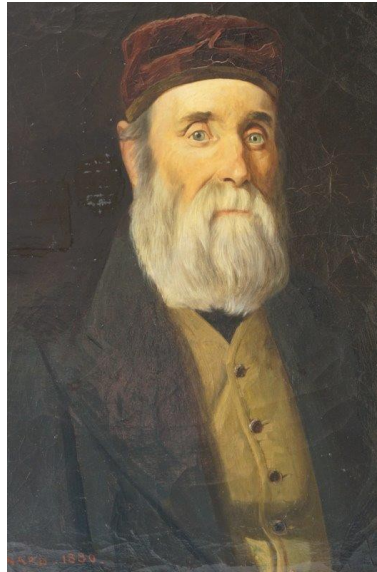


Promenade sur les traces d'Antoine- Blaise Crousillat



Escourregudo sus li piado d'Antòni-Blàsi Crousillat

Ce samedi 17 septembre, un bon mistral bien frisquet s'était levé, et chassait les nuages au-dessus de la Provence. Cela n'avait pas découragé une douzaine de personnes qui, répondant à l'invitation de Salon Patrimoine et Chemins, s'étaient réunies, bien emmitoufflées, au pied de la tour de l'Horloge.

Les attendait une petite promenade à travers le centre ville, sur les traces d'Antoine-Blaise Crousillat, poète et félibre salonais du XIX^{ème} siècle (1814-1899).

Sous la direction de Myriam Mayol et de Jean-Michel Eymin, le parcours était jalonné de haltes didactiques sur les lieux importants de la vie du poète : historique du lieu, lecture d'un texte ou d'un poème en provençal, traduit ensuite en français par les deux guides, alternativement.



Départ, donc, de la place Crousillat, qui s'appelait au XIX^{ème} siècle « Plaço deis arbres » (Place des arbres), puis « Plaço de la grand fount » (Place de la grande fontaine).

C'est là qu'est située sa maison natale, où il vit le jour le 3 février 1814, où il vécut toute sa vie et où il mourut le 8 novembre 1899. Le premier étage est orné d'une sculpture

représentant une ruche entourée d'épis de blé, de grappes de raisin, de feuilles de vigne et de fleurs.



Il était le sixième d'une fratrie de 11 enfants. On en connaît Philippe, marchand drapier et d'objets liturgiques ; Louis, à la vie un peu dissolue (on le surnommait « Pistachié »), fut secrétaire municipal puis premier administrateur de la Caisse d'Epargne ; Margaret sera la seule à assurer la descendance de la famille ; et Marie-Emilie passera comme Antoine-Blaise toute sa vie dans la maison familiale.

Son père, cirier, fabriquait des cierges pour l'église et la synagogue, et également des allumettes. Propriétaire de plusieurs terres, la famille était assez aisée. Après la mort de ses parents, ABC reprendra le métier de son père et l'exploitation de ses terres, ce qui sera parfois le prétexte à ne pas aller retrouver ses amis félibres.

Timide et volontiers casanier, il ne quitta que rarement sa ville natale, hormis, dans sa jeunesse, deux années au séminaire d'Aix, et un voyage en Italie en compagnie d'une cousine américaine, Elisabeth ; plus tard, il fit quelques escapades pour participer à des congrès poétiques. Lors de la création du Félibrige le 21 mai 1854, il ne fut pas au nombre des sept « primadié », mais reçut le titre de « Majoral » et la « Cigale de Salon » en 1876. Etant le plus âgé de ceux-ci, il fut également le « Doyen des félibres ». Lui-même se surnommait « lou garrigaud » (l'homme des garrigues).

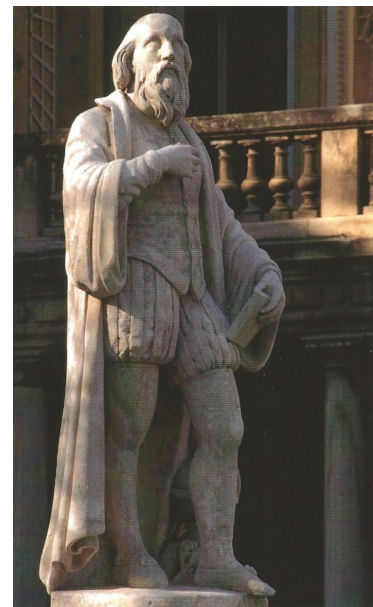


Ayant traversé tout le XIXème siècle, ABC fut un observateur attentif de l'essor commercial et démographique de sa ville, favorisé par l'arrivée du train en 1870. Le négoce se développa rapidement : savonneries, huileries, caisseries enrichirent de nombreuses familles, de somptueuses villas (« châteaux ») furent construites le long de nouveaux boulevards. Les remparts de la vieille ville médiévale furent détruits, les cours (actuellement Carnot, Victor Hugo, Gimon) virent s'ouvrir de grands cafés ; le Cercle des Arts rassemblait les hommes de la bonne société ; le théâtre fut construit en 1884 (ayant causé la ruine de M.

Armand, son bâtisseur, il fut racheté par la municipalité en 1892). Les boulevards Nostradamus et National (Clémenceau) furent agrandis et aménagés.



La place Thiers (De Gaulle), autrefois propriété de l'ordre des Cordeliers, était à la fois lieu de négoce (marché aux bestiaux) et de fêtes, autour du kiosque à musique. La statue de Nostradamus, dressée aujourd'hui sur le côté nord de la place, est l'occasion de lire l'ode écrite par ABC sur le médecin et astrologue.



Sur la place voisine des Martyrs se dressait au XIXème siècle l'hôpital Saint Jacques. Plusieurs épidémies de choléra frappèrent la Provence au cours du XIXème siècle (1832, 1885). Le surcroît de travail occasionné par les nombreuses victimes (demande accrue en cierges), était prétexte pour ABC de refuser les propositions de ses amis qui tentaient de le sortir de sa petite ville. Lors du tremblement de terre du 9 juin 1909, les bâtiments furent endommagés, et les malades transférés dans l'actuel hôpital, alors en cours de construction.

La place du Puits du Mouton est l'occasion d'évoquer les liens d'ABC avec les félibres, en particulier Mistral, avec qui il collabora étroitement pour ériger le monument qu'est le Trésor du Félibrige, véritable anthologie de la langue provençale. Leurs nombreux échanges épistolaires montrent que ce ne fut pas une mince affaire que d'harmoniser dialectes locaux, vocabulaire, orthographe, grammaire. On imagine leurs discussions, voire disputes, à la terrasse de l'auberge de la Croix de Malte, sise sur cette place, où descendaient les félibres lorsqu'il rendaient visite à leur ami salonais.



La rue Pontis nous amène jusqu'à la collégiale Saint Laurent. Bâtie à partir de 1344 sur l'emplacement d'une ancienne chapelle, elle abritait en 1499 un chœur de chanoines. Plutôt républicain et anticlérical, au contraire de ses amis félibres, ABC fréquentait Saint Laurent plus pour assister au spectacle de la sortie de la grand messe du dimanche et apprécier les beaux costumes des paroissiennes, ou pour s'extasier sur la beauté des jeunes filles, chantées dans son poème « Les filles de Salon », que pour écouter les sermons d'ennuyeux prédicateurs.



Un peu plus bas dans la rue Saint Laurent (Maréchal Joffre), le collège de la Présentation permet d'évoquer l'éducation au XIXème siècle, principalement celle des jeunes filles. Souvenons-nous de nos propres années d'école, de Jules Ferry et de l'enseignement laïque, gratuit et obligatoire. ABC a ainsi vu s'ouvrir les écoles du bd David (garçons) et des Capucins (filles).

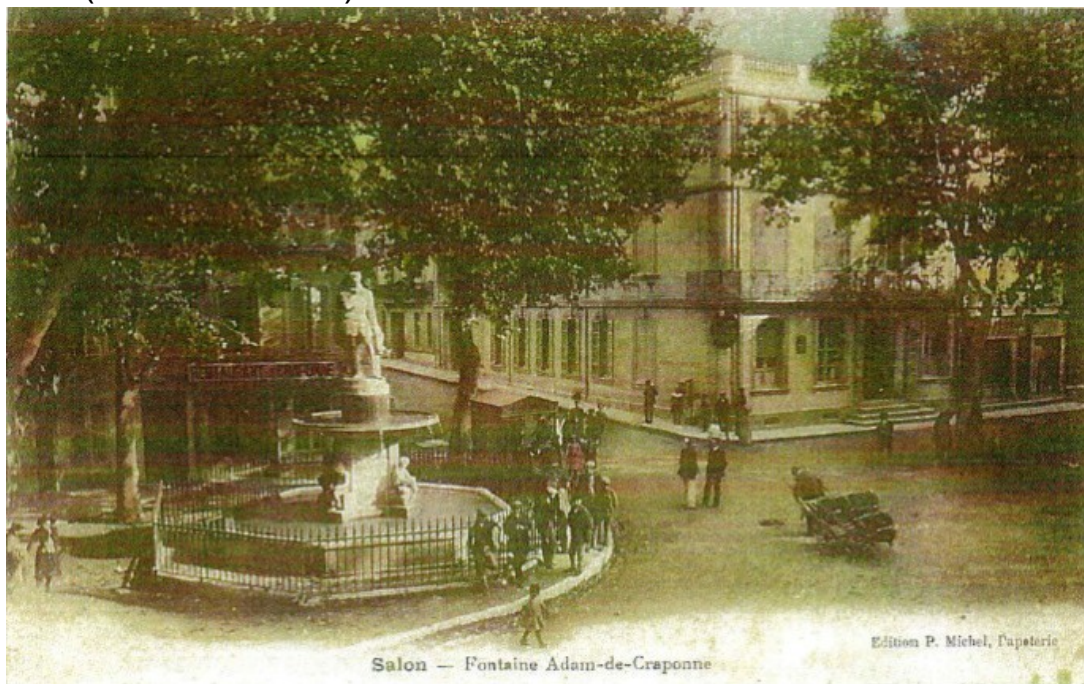
Autre républicain convaincu : Louis Blanc (1812-1882, contemporain d'ABC donc), qui a donné son nom à l'ancienne place des Grignons (résidu du pressage des olives) et à la fontaine qui l'orne, réplique de la Grande Fontaine. Au bas de la rue, près du cours Victor Hugo, se trouvait le magasin de Philippe, frère d'Antoine-Blaise.



Direction la Mairie et la fontaine Adam de Craponne, œuvre du sculpteur Ramus, inaugurée le 22 octobre 1854, quelque trois siècles après que Craponne ait amené l'eau de la Durance jusqu'à Salon et à la Crau. Dans l'ode qu'il lui consacre lors de cet événement, ABC écrit (traduction française) :

« Craponne, ta ville natale,
que tu as comblée de tant de biens,
dans un oubli fatal,
s'est endormie très longtemps. »

Le quatrain gravé sur le socle de la statue est, lui, l'œuvre de Tronc de Codolet (XVII^{ème} siècle).

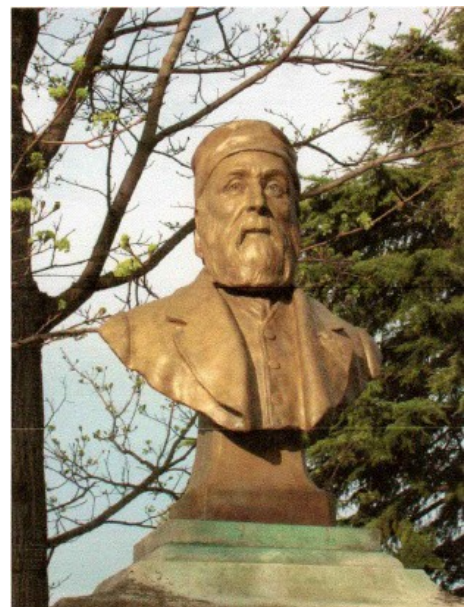


Par la porte du Bourg Neuf, le groupe, toujours attentif, pénètre dans la ville médiévale pour rejoindre l'église Saint Michel. Bâtie au XIIIème siècle, son style se situe entre le roman et le gothique provençal. Contrairement à ce qu'écrit ABC, il semblerait que l'agneau pascal et la croix de Malte du tympan n'aient pas de lien avec les Templiers.

De là, petit détour sur la place des Centuries pour une vue en contre-plongée sur le château de l'Empéri. Ancien castrum mentionné à la fin du IXème siècle, il fut au XIIème propriété des archevêques d'Arles, et donc rattaché au Saint Empire Romain-Germanique, d'où son nom. Un temps prison, le château devint caserne en 1830, et le resta jusqu'en 1920. Des sondages récents dans la grande cour ont permis de retrouver l'emplacement des anciennes douves et du pont-levis.

En passant par la place de l'ancienne halle aux poissons, descendons la rue de l'Horloge en lisant quelques vers qu'ABC lui a consacrés. Puis le poème « La grand fouent », dédié à la fontaine qui égrenait ses fraîches perles de cristal devant la fenêtre du poète.

Et retour au point de départ de cette agréable balade, devant le buste d'ABC. Inauguré en juin 1914, 15 ans après sa mort, ce fut l'occasion de grandes fêtes, qui durèrent trois jours. 17000 personnes y assistèrent, le maire mit une heure et quart pour arriver à la statue, les cavaliers de la Nation Gardiane firent trois jours de cheval pour participer à cet hommage. Frédéric Mistral, décédé en mars, ne put pas être de la fête, mais il avait envoyé un texte évoquant celui « qui a reproduit mieux qu'aucun autre les mœurs, les traditions, et surtout la pure et franche langue de sa ville natale », et la reconnaissance tardive de la ville à son égard.



Au cours du XXème siècle, ce buste a beaucoup « voyagé » à travers la ville, avant de revenir aujourd'hui tout près de l'endroit où il fut à l'origine érigé. Sur le socle est gravé ce quatrain :

Lou parla qu'as suça 'mé lou la de ta maire,
Lou parla dei felibre, autre-tèms dei troubaire,
Amo-lou, car es bèu, s'acourdant vièu e clar
Emé noueste soulèu, nouesto auro e nouesto mar.

*(Le parler que tu as bu au lait de ta mère
Le parler des félibres, des troubadours naguère
Aime-le, il est beau, s'accordant vif et clair
Avec notre soleil, notre vent, notre mer)*

Terminons par les œuvres du poète : outre les poèmes qu'il envoyait aux revues régionales de poésie (lou Boui-abaisso, l'Armana provençau, lou Gay Saber), ABC fit paraître trois œuvres majeures :

- La Bresco (le rayon de miel) en 1864, préfacé par Frédéric Mistral
- Lei Nadau (les Noëls) en 1880, sur le modèle des Noëls de Saboly
- L'Eissame (l'essaim) en 1893, d'où l'association « L'Eissame de Seloun » tire son nom.

Jean-Michel EYMIN



